

Une ville oui, mais pas pour tous
SEGREGATION URBAINE ET RACIALE À SÃO PAULO

Prof. Dr Maria Nilza da Silva
Département de Sciences Sociales de
L'Université d'État de Londrina
Mnilza@uel.br

RESUME

Le but de cette recherche a été celui d'analyser les relations sociales et le processus de sociabilité de l'homme noir, dans la ville de São Paulo et en prenant le territoire en tant que catégorie d'analyse.

Sachant l'existence de la population noire au Brésil et connaissant les études mettant en évidence les inégalités raciales qui montrent que les noirs ne sont pas à pied d'égalité dans des domaines sociaux, tels que l'emploi, le revenu, l'éducation, la santé, etc. Considérant encore l'importance du lieu que cette population occupe dans la ville, dans le quartier et dans «l'environnement habitationnel», la présente recherche a ses bases dans la méthodologie qualitative et quantitative. Des données secondaires, fournies par les recensements de l'IBGE, de la PNAD, de la fondation SEADE, du Centre d'Études de la Métropole-CEM ont été utilisées. Des entretiens ont été réalisés avec les habitants des régions périphériques et des régions plus centrales de la ville.

La recherche ainsi menée, a montré que les relations de sociabilité sont compromises et dépendent des caractéristiques des territoires occupés. Malgré les relations établies avec ceux qui leur sont le plus proches dans le quotidien, les personnes qui habitent une périphérie à grande proportion noire, et surtout plus pauvre, rencontrent des difficultés à entretenir, entre eux, des rapports denses et profonds. Ceci étant dû à la pauvreté mais aussi et avant tout à la peur de la violence. Les relations de ceux qui vivent dans les régions centrales de la ville, à moindre proportion noire, sont précaires, vu que la plus grande difficulté est issue des différentes formes de racisme.

Mots-clés : territoire, sociabilité, noirs, ségrégation

Introduction¹

« Chaque homme vaut par la place qu'il occupe :
sa valeur comme producteur, consommateur dépend
de sa localisation dans le territoire. »
Milton Santos

La question ici posée, est celle de l'insertion et de la sociabilité au coeur de la ville, dans le quartier, dans « l'environnement habitationnel » (Harvey 1980 et 2002)² lieux où les noirs³ se rencontrent, dans une tentative de réflexion sur où et comment ces aspects prennent forme dans un esprit de plus grande netteté et de plénitude.

L'expérience de la sociabilité dans la périphérie⁴, dans les lieux où la population noire est proportionnellement plus représentée, est-elle plus facile, ou au contraire, plus difficile à cause de la situation de pauvreté et ses conséquences ? Y aurait-il des expériences « d'insertion » et une plus grande sociabilité dans les régions de la ville de São Paulo considérées les plus riches, et où la population noire est moins représentée, ou bien la discrimination raciale vécue au quotidien empêcherait-elle l'expérience d'insertion en espace ?

Mon hypothèse initiale était basée sur le fait que les noirs qui habitent les périphéries de São Paulo⁵, et y sont en plus grande proportion - autour de 50%, sachant que la moyenne municipale est de 30,1%,- vivraient une relation d'insertion et de sociabilité plus intense et plus profonde par rapport à ceux localisés dans des quartiers considérés plus

¹ Ce texte fait partie des résultats de la recherche réalisée durant mon doctorat, aboutissant dans la soutenance de la thèse, ayant le même titre, le 6 mai 2004 à la PUC/SP.

² L'environnement habitationnel, selon Harvey c'est la « totalité des structures physiques – maisons, rues, fabriques, bureaux, systèmes d'égouts, parcs, équipements culturels et d'éducation, etc. ». Dans la société capitaliste les classes qui sont en permanente contradictions et dans la dispute de cet environnement, des conflits se manifestent. « Les producteurs de l'environnement habitationnel, aussi bien ceux du passé que les actuels, offrent au travailleur un ensemble limité de choix de conditions de vie. S'il a des ressources limitées pour exercer une demande effective, alors il doit se débrouiller avec ce qu'il a – des habitations exigües sans infrastructures et précairement construites. » (HARVEY, 1982, p. 6 et 11).

³ Ici je considère noire, la somme de la population identifiée par l'IBGE comme noire et brun . Il est bon de rappeler qu'il existe des études sur l'attribution de couleur faites par les organismes de recherche officiels et privés comme aussi sur l'auto-attribution de couleur/race (cf. PETRUCCELLI 2000 et 2002).

⁴ Selon Martins (2001), le terme périphérie a commencé à être utilisé et il est constitué par un amoncellement d'habitations mal construites, précaires, provisoires, pas terminées, sans structure qui ont commencé à se disséminer autour de la ville à partir des années soixante. Selon lui, la périphérie est la victoire de la spéculation immobilière sur la ville, « c'est l'espace du confinement dans les étroites limites du manque d'alternative de vie ». MARTINS, José de Souza. « Témoignage ». *Espaço e Debates*, n° 42 de 2001. Page 73-84.

⁵ Je nomme périphéries, au pluriel, à cause de l'hétérogénéité des territoires, surtout parce que je n'accepte pas la simplification de la dualité centre X périphérie.

centraux, moins de 17%, d'une part et à quelques autres considérés comme étant l'élite « paulistana », et donc proportionnellement moins représentés⁶ d'autre part.

En se basant sur la carte d'indice de la population noire dans la ville de São Paulo, élaborée à partir du Recensement 1991, par Vêras⁷, il a été possible de détecter les districts à plus grande proportion de noirs. Le résultat a été ratifié par le Recensement 2000 montrant la croissance de la population dans les districts plus distants de la région centrale et se caractérisant par la pauvreté.

S'en sont suivi alors, la réalisation de recherche bibliographique dans la ville de São Paulo et les études dans la ville de Paris facilitées par une bourse de « doctorat Sandwich », traitant les questions liées à la ville, au racisme et spécialement à la ségrégation spatiale et raciale⁸. Une recherche empirique avec des entretiens en profondeur, de caractère qualitatif, a été réalisée par la suite, afin d'analyser les questions liées non seulement à l'occupation du territoire, mais aussi au quotidien du noir dans son travail, dans les institutions d'enseignement, dans la vie familiale, dans la vie sociale et affective.

Pour mieux cerner cette réalité, des habitants⁹ situés dans différents districts de la ville, ont tout d'abord été interviewés. Les districts ont été préalablement sélectionnés, avec d'un côté ceux où la population noire est en pourcentage supérieur à d'autres (comme Lajeado et Cidade Tiradentes) et d'un autre côté, ceux où elle est moindre par rapport à d'autres districts (comme Moema, Perdizes et Pinheiros). La préférence donnée à ces districts, tenus comme pôles et point de contraste, est liée à la nécessité d'analyser le processus effectif d'insertion, de sociabilité et aussi le sentiment d'appartenance à « l'environnement habitational ».

La sélection des districts, a été faite à partir de données de localisation de la population noire dans la ville de São Paulo. Ces dernières ayant été fournies par le IBGE du Recensement 2000, et n'étant pas différentes de celles élaborées par Vêras en 1991 et par la

⁶ Cette hypothèse est née de l'expérience que j'ai eue en réalisant la recherche sur l'ascension des femmes noires dans la ville de São Paulo, à travers l'éducation formelle. Dans cette recherche, qui a abouti sur la dissertation de maîtrise, présentée en 1999, à la PUC/SP, j'ai constaté que, bien que plusieurs possèdent un pouvoir d'acquisition comparé à celui de la classe moyenne brésilienne- avec la possibilité de consommation et accès aux biens et services que la ville offre- la plus grande partie souffrait de la discrimination et des préjugés qu'elles sentaient au quotidien. Quelques-unes m'ont confié qu'une partie de la société n'acceptait pas la possibilité qu'une femme noire puisse sortir des « standards naturels », ceux de la pauvreté et de la condition subalterne

⁶ Il est pratiquement « normal » qu'une femme noire soit employée domestique, mais il n'est pas « normal » et courant qu'elle soit médecin, ingénieur ou qu'elle possède un autre titre de graduation. En particulier, quelques-unes, qui habitaient dans des quartiers considérés « inclus » ne se sentaient pas à l'aise, car discriminées et vues comme « étrangères » ou hors de leur « territoire ».

⁷ Projet : « Étrangers dans la métropole » - CNPq, sous la coordination de Maura Vêras (1996)

⁸ Projet CAPES-COFECUB 271/99-03.

⁹ Initialement j'ai pensé réaliser des entretiens seulement avec des personnes qui étaient des références dans leurs familles (le père, la mère ou quelque autre responsable) car l'objectif était d'analyser non seulement l'insertion de l'individu dans l'environnement habitational, mais aussi d'analyser l'insertion et la sociabilité de façon extensive pour les membres de la famille comme l'époux et/ou les enfants. Mais dans les quartiers où la présence de noirs est proportionnellement moindre, j'ai rencontré plusieurs personnes qui vivaient seules et donc j'ai fini par les prendre en considération et j'ai réalisé quelques entretiens avec ces habitants.

Fondation SEADE. La Carte d'Exclusion élaborée par le professeur Aldaiza Sposati confirme en terme d'exclusion, les districts pôles. Le plus grand défi a été de contacter les districts considérés les plus «exclus»¹⁰.

Dans les districts dont la proportion de population noire est égale ou supérieure à 37,8%, vingt entretiens ont été réalisés. Ils ont été répartis entre les districts de Lajeado, Cidade Tiradentes, Campo Limpo, Brasilândia et José Bonifácio. D'autre part, dix-huit entretiens ont été réalisés dans les régions centrales de la ville où le pourcentage de population noire est inférieur à 17%, répartis entre les districts de Bela Vista, Vila Guilherme, Santa Cecilia, Santana, Pinheiros, Perdizes et Moema. La différence des entretiens obtenus dans le plus grand nombre de districts est dûe à la difficulté de contacter des noirs résidant dans des régions ayant un pouvoir d'achat élevé. Finalement, j'ai réalisé trois entretiens dans des districts non polaires, auprès d'une population noire proche de la moyenne municipale¹¹, à Vila Maria et Freguesia do Ó. Comme je l'avais prévu, la plus grande partie des entretiens ont été réalisés avec des personnes étant point de référence au sein de la famille (la mère ou le père), surtout dans les périphéries de la ville. Cependant, dans les régions à plus petit pourcentage de noirs, six entretiens avec des personnes qui vivaient seules ont été réalisés

La division territoriale que j'utilise pour montrer la ségrégation sociale et spatiale dans la ville de São Paulo est celle d'une part utilisée par le IBGE, et ce, afin de mieux capter les différentes variables faisant l'objet du Recensement 2000, et d'autre part aussi par les recherches d'échantillons, comme celle de la Pesquisa Nacional de Amostra de Domicílios – PNAD (Recherche Nationale d'Échantillon de Domiciles). Néanmoins, j'utilise le terme de quartier pour désigner l'espace où l'interviewé se situe. Ce terme est de sens commun et se montre comme faisant partie du quotidien des personnes. Je ne fais pas seulement référence au quartier comme étant limite de terres parcelées, mais aussi en tant qu'ensemble de relations qui s'établissent dans un endroit déterminé. Lorsque je me réfère à la Cidade Tiradentes, de Moema ou d'un autre district quel qu'il soit, les interviewés ont des réponses directement liées au quartier. Le mot district est ici défini comme une division territoriale, composée par des Aires de Pondération¹².

À partir du Recensement 2000, de la Pesquisa Nacional de Amostra de Domicílios – Fondation IBGE, de la Fondation SEADE, du Centre d'Études de la Métropole – CEM, des données secondaires ont été utilisées servant à l'élaboration de cartes, tableaux et de

¹⁰ Cf. : SPOSATI (1996)

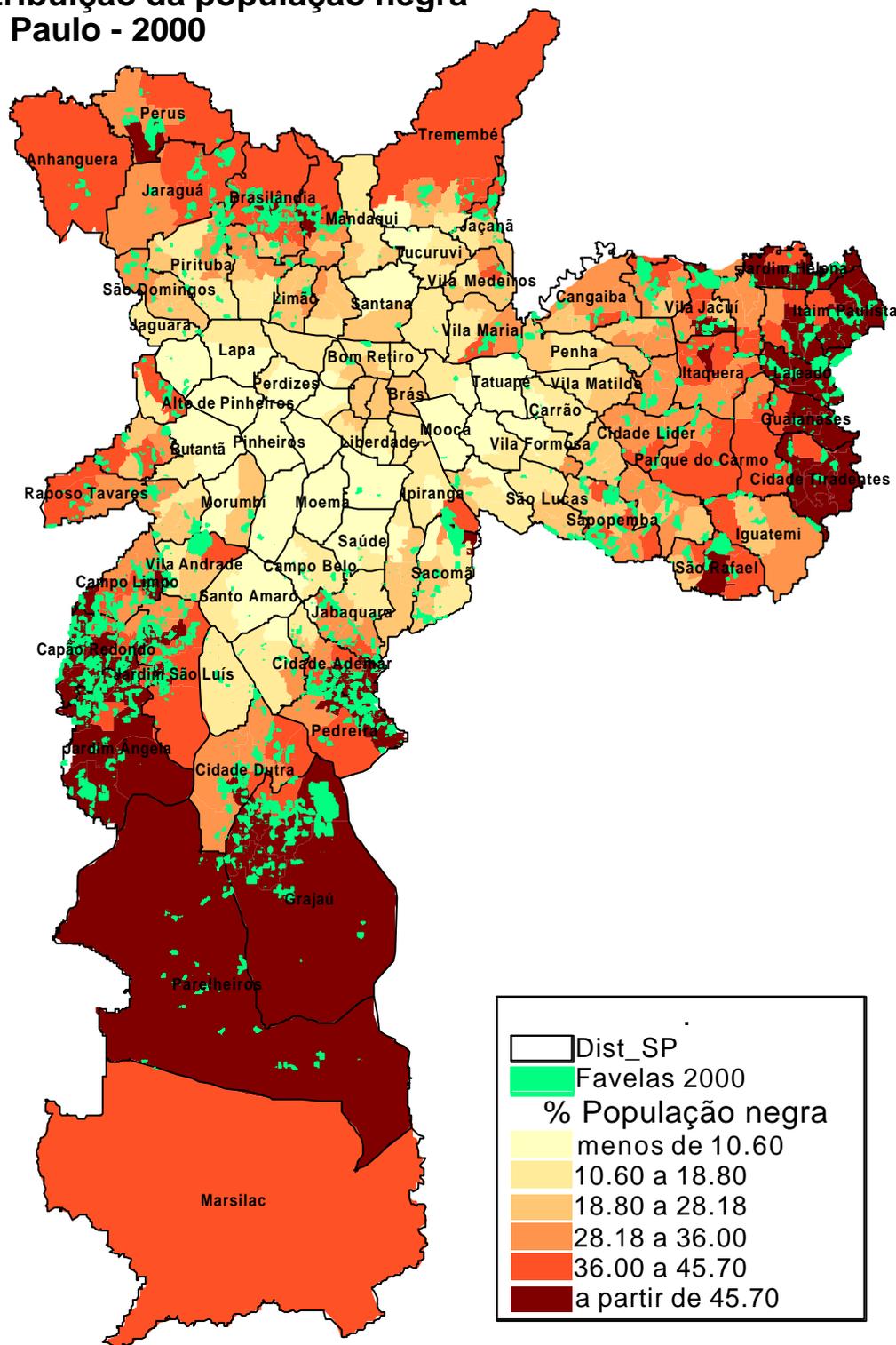
¹¹ La moyenne municipale de la population noire sur l'ensemble de la population est de 30,1%. La relation entre le nombre absolu de noirs dans la population de chacun des districts a été calculée comme pourcentage. La méthodologie est la même utilisée par Vêras (1988), ou soit le pourcentage de toute la ville étant considéré comme la moyenne. L'indice au-dessus ou au-dessous de cette moyenne suggère une haute concentration ou basse présence de noirs et a permis d'établir la cartographie présentée.

¹² Celle-ci est une division technique utilisée par le IBGE. L'Aire de Pondération est une unité géographique, formée par des secteurs du Recensement. La plus petite taille d'une aire de pondération est de 400 domiciles et le district est formé par plusieurs Aires de Pondération. (IBGE, 2000).

graphiques, et des données du Bureau Municipal du Planning de la Mairie de São Paulo (SEMPA) qui apparaissent dans le travail original résultant de la recherche. La carte 1 montre la distribution de la population noire dans la ville¹³.

Carte1.

Distribuição da população negra São Paulo - 2000



Fonte: Fundação IBGE: Censo Demográfico 2000; CEM.

¹³ Cf. Vêras 1996 et CEM, en matière publiée dans la Folha de São Paulo les 29 septembre 2003 et 09 février 2004.

Une relecture de la ségrégation urbaine

Les études sur la ségrégation trouvent leur fondement dans l'analyse des ghettos de la ville de Chicago, qui a été amplement élaborée par les chercheurs de l'École de Chicago¹⁴ et qui, aujourd'hui encore, sert de socle pour les recherches ayant trait aux questions urbaines. Wirth (1980) présente quelques caractéristiques de la structure urbaine à partir de l'expérience de Chicago. L'une d'entre elles est l'hétérogénéité de la population dont il analyse l'homogénéité à l'intérieur de groupes comme le ghetto juif.

«L'hétérogénéité de la population urbaine est également balisée par des facteurs raciaux et ethniques. Les étrangers et leurs enfants constituent approximativement deux tiers de tous les habitants. Leur proportion dans la population urbaine décroît à mesure que diminue la taille de la ville, jusqu'à arriver, dans les zones rurales, à seulement un sixième du total de la population. De la même manière, les villes plus grandes ont attiré plus de noirs et autres groupes raciaux que les petites communautés. Considérant que la ville, le sexe, la race, l'origine ethnique se trouvent associés à d'autres facteurs comme l'occupation et l'intérêt, on vérifie alors clairement qu'une des principales caractéristiques de l'habitant urbain est cette non-ressemblance à ses concitoyens (...) Les villes, en général, et particulièrement les villes américaines, sont formées d'une gamme hétérogène de peuples et cultures, de modes de vie hautement divergents parmi lesquels il n'y a maintes fois qu'un minimum de communication, la plus grande des indifférences et la plus grande tolérance, parfois une lutte ardue, mais toujours le contraste le plus marquant » (Wirth, in Velho, 1980, pages 107-108).

La sociologie urbaine est axée sur les aspects de la vie sociale et s'interroge spécialement, sur le développement et l'interaction de l'être humain dans une société urbanisée. C'est dans ce contexte que les tensions s'expriment : « tensions entre la distance et la proximité, entre la localisation et la mobilité, entre l'hétérogénéité et l'intégration, entre les lignes de force qui commandent l'avenir des villes et la gestion collective des économies de la ville. »¹⁵ Il y a dans la structure urbaine, une stratification qui a son expression spatiale dans la ségrégation urbaine.

Pour Paugam (1996), la ségrégation spatiale est liée à la problématique de la vulnérabilité dans des pays considérés comme pauvres, car il est possible, en un clin d'oeil, de passer d'une vie stable en étant dans un espace privilégié, à une condition misérable et de

¹⁴ La ville de Chicago a été marquée historiquement par la fécondité des études qui sur elle ont été réalisées entre 1880 et 1960. Pendant le XIX^{ème} siècle, Chicago a reçu un grand nombre d'immigrants et sa rapide transformation fait d'elle un objet fertile d'étude, principalement sur les problèmes reliés à l'immigration, aux relations ethnique, aux conflits raciaux, aux changements urbains, à la pauvreté chronique de la part de la population, aux conflits reliés à la violence, à la jeunesse, etc. Cf. CHAPOULIE, Jean-Michel. *La tradition sociologique de Chicago*- 1892-1961, page 13.

¹⁵ GRAFMEYER, (1994, page 7).

spatiale ségrégation. Cependant, comme le montrent plusieurs études, les pays riches font aussi l'usage d'une politique ségrégationniste, poussant les pauvres et indésirables en dehors des régions riches.

La figure du ghetto, peut contribuer à l'analyse de la ségrégation, mais peut tout aussi bien être un obstacle à la compréhension de la problématique, car pour ce qui en est des périphéries, une grande hétérogénéité d'origine, d'ethnies et de cultures y règne, plus spécialement dans ces ensembles d'habitations où la population est majoritairement ouvrière. Dans le cas du ghetto, il y avait une homogénéité d'origine.¹⁶ Au Brésil, les territoires à plus grande concentration noire, comme quelques périphéries de la ville de São Paulo ne peuvent pas être envisagés comme des ghettos, avant tout à cause de son hétérogénéité historique, sociale et territoriale.

La ségrégation raciale

Costa Pinto (1952) considère qu'un des aspects les plus odieux de la discrimination raciale est la ségrégation spatiale, qui empêche les différents groupes, considérés inférieurs d'avoir accès à des endroits déterminés. Il rappelle aussi les débuts du ghetto, avec les juifs¹⁷ et les études de Louis Wirth, sur le ghetto noir aux États-Unis considéré comme un exemple extrême. L'auteur de l'étude réalisée sur le noir à Rio de Janeiro y dégage, malgré les caractéristiques différenciées, une ségrégation spatiale liée à la couleur et à la classe. Voici ce qu'il en dit :

«...les bidonvilles de Rio de Janeiro constituent une aire sociale typiquement définie par le type social de ses habitants – et par la position sociale qu'ils occupent dans le système de vie sociale de la ville – et documents à l'appui, la conclusion sur laquelle on a abouti, est que la ségrégation qui y existe est hautement expressive. Prenons à titre d'exemple, Rio de Janeiro où à chaque 100 habitants, 27 sont de couleur, alors que dans la population des bidonvilles, sur 100 habitants, 71 sont de couleur. Cette grande différence entre la proportion des éléments de couleur à Rio de Janeiro et celle des éléments de couleurs dans les aires les plus défavorisées de la ville est la manière la plus expressive par laquelle se manifeste ici la ségrégation ethnique » (Costa Pinto, 1952, page 144).

L'endroit urbain et social que le noir occupe n'est pas le même que celui occupé par le blanc. La séparation est évidente, quoiqu'il y ait un contrôle permanent laissant paraître le même accès à tous, à tout ce qui puisse être d'intérêt. Fernandes (1971) affirme qu'il ne sera possible de passer outre la ségrégation que lorsque les noirs auront les mêmes

¹⁶ Cf. : WACQUANT (2003) et GRAFMEYER (1994).

¹⁷ Selon Robert Park, le ghetto a eu ses origines probablement à Veneza, en Italie, avec les juifs. Le ghetto, dans ce cas, a été une option directionnée à la résistance du groupe. Postérieurement, le terme ghetto a pris comme référence les groupes raciaux ou ethniquement obligatoirement ségrégués. PARK in WIRTH (1980).

opportunités que les blancs.¹⁸ La permanence des inégalités, tout au long des années, représente un défi, non seulement pour la population noire, mais aussi pour toute la société brésilienne qui «vend» encore cette image de démocratie raciale offrant les mêmes opportunités à tous. Cependant, le quotidien des inégalités et de la violence montre à quel point la démocratie pour tous est encore loin d'être atteinte, spécialement dû au fait qu'il y a en permanence une tentative de cacher la vraie face du Brésil : un pays raciste et entre les mains d'un petit nombre .

TERRITOIRE ET RELATIONS RACIALES DANS LA VILLE DE SÃO PAULO

São Paulo : son développement et la présence noire

São Paulo, du haut de ses 450 ans, grandement célébrés le 25 janvier 2004, garde des secrets, des mystères et des défis emblématiques. Ville séduisante et tentante comme le *locus* des possibilités, et vers laquelle de nombreuses personnes se ruent plein d'espoir d'y concrétiser leurs rêves : ceux d'une vie meilleure, autrement dit l'acquisition de leurs propres murs, l'école pour les enfants, la possibilité de travail, la santé, etc.

En même temps São Paulo est aussi le *locus* des inégalités ; elle s'ouvre sur toute une concentration de difficultés comme l'extrême pauvreté, vécue spécialement dans les périphéries, la violence, le manque d'habitation adéquate, le manque de services de première nécessité, surtout en ce qui concerne la santé et l'éducation, et ceci pas seulement pour quelques-uns mais pour tous. São Paulo provoque en même temps la fascination et la déception, particulièrement chez ceux qui n'ont rien et cherchent, dans la ville, une vie meilleure.

Par l'analyse de la fin de l'esclavage, un des processus le plus significatif de toutes les transformations, il est aujourd'hui possible de tracer une trajectoire de compréhension de la situation du noir dans la ville de São Paulo. Le rêve de liberté, objet de la lutte de plusieurs, tout au long de la période d'esclavage -plus de 300 ans d'histoire- a été frustré par les résultats du processus aboutissant à l'abolition de l'esclavage, et par les politiques urbaines et sociales adoptées dans la période post-abolition. Le régime d'esclavage ne pouvait plus être le support d'un pays qui prétendait être développé, civilisé et participant aux transformations mondiales. Le pays a été, alors, obligé d'abandonner ses esclaves¹⁹, mais il a en même temps aussi tourné le dos au noir citoyen.

¹⁸ FERNANDES, Florestan. *O negro no mundo dos Brancos*. São Paulo, Difusão Européia do Livro : 1971.

¹⁹ Selon Rolnik, dans la ville de São Paulo, en 1886, il existait 11 mille noirs. Parmi ceux-là, seulement 593 étaient esclaves. ROLNIK (2003, page 66).

Dans la période post-abolition, le noir a été non seulement expulsé des régions centrales de la ville mais encore privé du marché de travail qui se développait sous l'impulsion du développement industriel, et enfin poursuivi, car il était considéré symbole du non-développement et de la non-civilisation. Et, c'est dans ce tourbillon de modifications structurelles de la ville que les modifications spatiales se passent et grâce à elles la ville se définit aussi en territoire. C'est alors que les classes sociales vont prendre position ou être positionnées par la force du pouvoir hégémonique de ceux qui conduisaient alors, les transformations urbaines.

Dans la ville de São Paulo, pendant l'esclavage, le noir vivait tout près des seigneurs afin de les servir. Avec l'abolition et les transformations urbaines de la ville, la présence des noirs est indésirable, et peu à peu ils se voient expulsés de la région centrale de la ville. Celle-ci est peu à peu occupée par les détenteurs du pouvoir économique, social et culturel de la ville. D'autres territoires, les territoires noirs²⁰ se constituent et accueillent les noirs. Territoires d'un peuple sans territoire, dû initialement à l'immigration forcée par le processus d'esclavage et, postérieurement, à l'expulsion des endroits considérés comme territoires exclusifs de l'élite « *paulistana* ».

Rolnik (1989) analyse alors dans la ville, le début de l'histoire de ces territoires qui d'un côté, apparaissent comme des territoires où le noir pouvait s'exprimer et se manifester, chose impossible à d'autres endroits, et d'un autre côté, comme des territoires marginalisés, où règne la désorganisation et l'indiscipline.

« Dans le São Paulo de 1890 apparaissent, alors, des territoires noirs spécifiques. Quels que soient ces *quilombos paulistanos* de la Première République, ils avaient la réputation d'être un endroit des sans classe. Sa marginalité était identifiée avec la non-prolétarianisation de sa population, ce qui est immédiatement associé à l'idée de désorganisation, puisque la distribution occasionnelle des temps de travail et de loisir contraste avec la discipline et la régularité du travail salarié » (Rolnik, 1989, page 32).

Les territoires noirs étaient des locaux de rencontre et de sociabilité du noir, car ailleurs on leur interdisait de s'exprimer plus librement. C'était aussi des locaux de résistance aux manifestations de violence comme celles des expressions du racisme. En analysant les lois promulguées dans la ville à partir du XIX^{ème} siècle, Rolnik (2003), montre qu'il y a eu une tentative de bannissement de la présence du noir, considérée incompatible avec le développement socio-économique et culturel qui se mettait en place.²¹

²⁰ Cf. BERNARDO (1998) ; GOMES DA SILVA (1990) ; OLIVEIRA (2002) ; CARRIL (2003)

²¹ Le Brésil et la ville de São Paulo n'ont jamais adopté de manière claire l'exclusion du noir, mais la rigueur des lois atteignait en majeure partie le noir.

« Dans la ville qui se veut civilisée, européanisée, le *quilombo* est une présence africaine qui ne peut pas être tolérée. Ceci se manifeste depuis la formulation d'un code de postures municipales en 1886, visant à prohiber ces pratiques présentes dans les territoires noirs de la ville : les *quituteiras* doivent sortir parce qu'elles dérangent le transit ; les marchés doivent être transférés parce qu'ils portent offense à la culture et salissent la ville ; les *pais de santo* ne peuvent plus travailler parce qu'ils trompent feignant l'inspiration surnaturelle' "(Rolnik, 1989, page 32-33).

En plein développement industriel et urbain la ville commence à définir d'une part les espaces qu'elle considère adéquats et d'autre part qui devrait les occuper. La région centrale, auparavant pour tous, devient objet de politiques favorisant sa transformation. Une de ces politiques fut celle prétendant au nettoyage du centre et qui a résulté à l'expulsion des noirs, - plusieurs y ont résisté et y habitent jusqu' à aujourd'hui - et la création de ce qu'on a appelé les quartiers hygiéniques qui abritaient l'élite « paulistana ». Selon Rolnik, les changements, pour le nettoyage du Vieux Centre, ont commencé avec l'administration de Antonio Prado (1899-1911), mais la plus grande impulsion s'est passée sous l'administration de Raymundo Duprat (1910-1914).²²

" L'opération nettoyage a été implacable : pour la construction de la Praça da Sé et l'aménagement du Largo Municipal, les ruches, hôtels et pensions des alentours ont été démolis. L'expansion et consolidation du Bixiga comme territoire noir à São Paulo est lié à ce processus de " nettoyage " du Centre " (Rolnik, 1989, page 34).

Le processus d'hygiène de la ville a été réalisé par le déplacement non seulement des noirs mais aussi de tous ceux qui étaient appelés " nationaux ", les pauvres de la ville, les campagnards, etc., et la population des " déchaussés " et dépossédés. Le pivot de la préoccupation étant de cacher cette image de la ville²³ considérée laide et sale. La justificative a toujours été une question sanitaire, mais les lois implantées visaient non seulement à faire le contrôle d'hygiène, visant la santé, mais surtout de bannir la présence de ceux qui adoptaient des comportements indésirables au nouveau standard de la ville. Selon Caldeiras (2000), il y avait une préoccupation évidente de l'élite de se séparer des pauvres et de la classe des travailleurs.

« Les termes avec lesquels l'élite *paulistana* a diagnostiqué les désordres sociaux de la ville ont été ceux de la maladie, de la saleté et de la promiscuité, idées aussitôt associées au crime. En 1890, l'état de São Paulo crée le Service Sanitaire, et immédiatement après le Code Sanitaire de 1894.

²² Rolnik, (1989, p. 34).

²³ L'étude de Ferreira dos Santos (1998) sur la formation de la ville de São Paulo entre les années 1890 et 1915, montre à travers l'analyse des photographies qu'il y avait une inquiétude à cacher tout ce qui était indésirable et qui s'exprimait, à la base, dans tout ce qui était national. L'important était de ressembler le plus possible à l'Europe développée et civilisée. Une des politiques de modification et de nettoyage du centre de la ville a été mise en place entre les années 1914 et 1918 par le maire, qui deviendrait président de la République, Washington Luis. Même dans les photographies de l'époque on cherchait à cacher la présence des " nationaux " en particulier la présence des noirs.

C'est alors que, des agents de l'état, maintenant registres et statistiques, ont commencé à contrôler les habitations des pauvres- en particulier les ruches- à la recherche de malades. Ces visites généraient des réactions négatives : pour la classe des travailleurs il était clair que l'association des services sanitaires servait de contrôle social.

Au delà du fait de contrôler les pauvres, l'élite a commencé à s'en séparer » (Caldeira, 2000, page 214).

Selon Villaça, à partir de la deuxième moitié de XIXème siècle la plupart des métropoles brésiliennes commencent à présenter des taux élevés de croissance de population . Ce qui pousse les classes les plus favorisées à vouloir s'éloigner des pauvres. « À travers la ségrégation, les couches sociales à haut revenus dominant l'espace urbain non seulement construisant leurs aires plus agréables et mieux localisées, mais aussi manipulant la structure urbaine selon leurs intérêts. »²⁴ Dans la ville de São Paulo des aires exclusives pour abriter l'élite « *paulistana* » ont été créées, comme par exemple les *Champs Élysées* « *paulistano* »²⁵, le quartier des Campos Eliseos, Higienopolis, l'Avenue Paulista et les Jardins. Selon Véras (1991), la séparation qui se produisait dans la ville était basée sur le principe qui consistait à « éloigner et désinfecter » la pauvreté. Il y avait un souci de non-contamination des maladies telles que la variole, la tuberculose, le typhus et de plus le contrôle des organisations populaires qui étaient vues comme des manifestations de l'anarchisme.²⁶

Pour la compréhension du processus de transformation de l'espace urbain et de la vie sociale de la ville de São Paulo, Véras (2000), se référant à la ville, présente trois processus de ségrégation. Au cours du premier, qui s'initie en 1890 et va jusqu'en 1940, la ville avait comme caractéristiques la concentration et l'hétérogénéité, et la pauvreté était caractérisée par le type d'habitation, par la ruche ou par les villages ouvriers²⁷. Le second dure environ 40 ans et montre la mobilité spatiale vers la périphérie, au moment où s'inscrit la croissance des régions plus pauvres, éloignées et nécessiteuses d'infrastructure²⁸. Selon Véras, « depuis les années 70, des quantités massives de migrants nationaux ont occupé des aires dépourvues d'équipements urbains et, avec le processus d'auto-construction au sein de la parcelle propre (dans des rassemblement clandestins, pour la plupart), configurent de vastes enceintes périphériques »(2000, page 29).

Les groupes urbains ont été séparés, d'un côté les pauvres dans la périphérie, avec une infrastructure minimum, et de l'autre les riches, dans la région centrale de la ville,

²⁴ VILLAÇA, Flavio. «Des effets de l'espace sur le social dans la métropole brésilienne ». SOUZA, Maria Adélia et autres. *Métropole et globalisation*. São Paulo : Cedesp, 1999, page 224.

²⁵ Au début du siècle, la classe dominante de la société paulistana se démenait pour que la ville soit le plus semblable possible aux villes européennes, principalement à Paris.

²⁶ VÉRAS, Maura Pardini Bicudo. **Le quartier du Bras à São Paulo**. 1991, PUC/SP, São Paulo (thèse) Doctorat.

²⁷ Même les territoires noirs, étaient proches de la région centrale, comme le quartier de Barra Funda et du Bixiga.

²⁸ La ville s'est constituée comme la ville pour quelques-uns, car, selon MOTA (2003), en 1940, entre 40 et 60% de la population était dans des conditions en « dessous du normal »

profitant des services que la principale ville du Brésil pouvait offrir. Et, finalement, à partir des années 1980, on voit réapparaître une certaine hétérogénéité de l'espace urbain et social de la ville. Les différents groupes sociaux se retrouvent plus rapprochés que durant la période précédente. On assiste à une augmentation du nombre de bidonvilles dans des aires où réside l'élite « *paulistana* » ; montrant l'évidence du rapprochement des pauvres vers les espaces riches. Je présente ci-dessous, l'expérience de quelques personnes noires chefs de familles, qui habitent des régions périphériques de la ville de São Paulo et de celles résidant dans des régions plus centralisées, dans le but de mettre en évidence les conséquences de la ségrégation urbaine et de la ségrégation raciale sur le processus de sociabilité.

La périphérie et l'isolement

Lorsque nous parcourons la Cidade Tiradentes il est absolument évident que la ségrégation est issue de la détermination des pouvoirs publics à vouloir éloigner la population considérée par eux comme indésirable. L'impression qui reste, c'est qu'on a essayé de cacher cette population, en grande partie noire et pauvre. Suivent quelques témoignages :

« Il y a des difficultés... pas tout le monde possède des voitures, il n'y a pas comment se déplacer à partir d'ici. Et par le fait aussi qu'il n'y ait que deux entrées à Tiradentes. Il n'y a que deux points d'entrée (deux avenues). Alors, à partir du moment où il y aurait circulation (embouteillage), tout s'arrête, parce que, tu vas sortir par où ? Je pense que lorsqu'ils ont fait cet ensemble d'habitations ici, ils auraient dû penser, à un moyen de transport différent (...) Je pense que c'est-là un grand problème du quartier, que nous affrontons ici, et les écoles... Je pense que les écoles sont très précaires. Je pense que l'enseignement est réduit ici. Tu n'as aucun stimulus pour aller à l'école » (Dirceu, 20 ans, chômeur, Cidade Tiradentes).

L'accès au district est très difficile. Nombreux sont ceux qui perdent leurs emplois parce qu'ils n'arrivent pas à se déplacer jusqu'à la région centrale de la ville. Renato parle un peu de l'expérience qu'il vit, il se sent reclus dans le local où il vit²⁹.

« Ici tout est difficile. Le commerce est difficile. La locomotion est difficile aussi, parce que tout le temps avec ces grèves on ne sait pas où l'on va. Ce matin même il y a eu grève des bus, et il n'y a qu'une seule entreprise ici. Il y a le terminus, j'ai jamais vu un terminus qui fonctionne avec une seule entreprise. Alors ça devient difficile. Il y a plus de grèves que de bus. C'est-à-dire, si tu n'as pas une petite voiture devant ta porte, tu ne bouges pas. Et de temps en temps, même avec ta petite voiture, les gens ferment la sortie d'ici et de là et tu ne sors pas... » (Renato, 54 ans, aide retraité, Cidade Tiradentes).

Une des formes de l'isolement est causée par la qualité du transport public qui dessert les régions pauvres et éloignées. Lorsqu'on se dirige vers la périphérie au moyen de ce

genre de transport, les difficultés augmentent à cause du temps qu'on y passe³⁰ et, souvent est aggravé par le fait d'avoir à utiliser plusieurs autres moyens de locomotion tels que : le métro, le train et le bus ou les estafettes (vans), comme c'est le cas pour arriver à Lajeado. La condition de pauvreté et la fatigue physique sont tels que le libre accès aux régions centrales de la ville devient impossible. La discrimination spatiale fait partie des politiques d'éloignement de l'indésirable, de l'étrange, de l'autre et, en particulier, du noir.

Dans le cas de la Cidade Tiradentes, les habitants se plaignent des conditions d'accès au quartier. S'il y a des manifestations de mouvements sociaux, ou, comme encore récemment cela se passait, la fermeture de l'unique voie d'accès, on assiste à l'emprisonnement de presque deux cent mil personnes. En plus d'être expulsée du centre de la ville, une partie de la population reste à la dérive du contrôle public ou privé.

L'inexistence d'une législation qui discrimine le noir par la race, ne signifie pas que l'analyse plus détaillée des politiques urbaines ne met pas en évidence, comme d'autres chercheurs l'ont déjà montré, l'existence de cette discrimination. La trajectoire du noir au Brésil et dans la ville de São Paulo montre l'existence perverse de la discrimination et la ségrégation socio-spatiale.

Le stigma territorial

Il existe le stigma³¹ lié à quelques districts ou quartiers de la ville de São Paulo. Lorsqu'on parle de Cidade Tiradentes, de Lajeado, de Jardim Piracuama on pense déjà à la violence et à la pauvreté. Les gens qui habitent ces régions font partie de cet imaginaire en vertu duquel ils sont stigmatisés. On trouve une lutte des individus désireux de se livrer de ces stigmas ; on mentionne ce qu'il y a de bon et de digne dans chacun de ces endroits. C'est comme si l'endroit ainsi que celui qui en fait partie étaient condamnés. Pour Gottdiener, « c'est toujours l'endroit lui-même qui est un tant soit peu inconfortable, et donc c'est toujours lui qui doit acquiescer de nouvelles valeurs, « tourner la page », ou « regretter » quelque acte collectif de volonté locale que ce soit, afin d'acquiescer à nouveau l'état de grâce perdu . »³²

²⁹ Entretiens réalisés entre les mois de mars et juin 2003.

³⁰ 25% de la population dépense entre 1 et 2 heures dans le transit par jour. Selon la recherche publiée à la Folha de São Paulo, le 25 janvier 2004 ce temps pourra augmenter dans le cas des périphéries éloignées. Pour le trajet d'aller-retour entre la Cidade Tiradentes ou Lajeado et la région centrale de la ville, on peut passer autour de 3 ou 4 heures, selon l'embouteillage et les conditions météorologiques.

³¹ Stigma marque la différence entre ceux qui se disent normaux et ceux qui ne sont pas considérés comme normaux, les premiers se sentent supérieurs aux autres. Cela peut arriver avec les blancs devant les noirs, avec les hétérosexuels devant les homosexuels. Ref. GOFFMAN, Erving. *Stigmaté* : les usages sociaux des handicaps, Paris : Les Éditions de Minuit, 1975. Ici stigma se réfère à l'idée attribuée aux espaces considérés marginaux par la société *paulistana*, et qui dans l'imaginaire social est lié à la pauvreté, marginalité et violence, comme il apparaît dans les témoignages des interviewés.

³² GOTTDIENER (1993, page 275).

Bourdieu (1993) analyse les messages diffusés par les moyens de communication qui passent une image inexacte et surtout négative de la périphérie, plus spécialement lorsqu'on se réfère aux problèmes surgissant dans ces lieux comme des « problèmes de périphérie » ou de « ghetto ». Selon lui, ce serait l'équivalent à invoquer des « non-réalités ». Car, il ne suffit pas de regarder la réalité de la périphérie pour la connaître. La confrontation avec la réalité est nécessaire et cela ne se fait pas sans l'exemption des difficultés et des risques. Bourdieu critique la stigmatisation des endroits périphériques, occupés en particulier par la population pauvre ; majoritairement par les noirs, dans le cas de la ville de São Paulo. Il les définit comme endroit de « l'absence », absence de l'État, de la police, de l'école, etc. Veillard-Baron (1994) étudie aussi le stigma que subit la population dans les quartiers pauvres ou considérés difficiles par la société. Ceci plus particulièrement en raison de l'image véhiculée par la presse dans la société française. Tout comme Bourdieu et Wacquant, Veillard-Baron attire aussi notre attention sur la dramatisation qui se fait à propos des quartiers et endroits autour desquels est construite une image tellement négative qu'elle est capable de stigmatiser tous leurs habitants, contribuant ainsi au renfort de la ségrégation et de l'exclusion.

« En ce qui concerne quelques quartiers, l'alerte s'impose aujourd'hui, mais la dramatisation excessive est dangereuse parce qu'elle se prête à la manipulation, et court ainsi le risque de transformer les villes marginales en version contraire de celle de la société établie, c'est-à-dire, une espèce de contre-société urbaine avec ses cas sociaux à revenu minimum et ses SDF (sans-domicile-fixe), ses chômeurs et ses drogués, ses désintégréés, ses exilés de l'intérieur, ses handicapés de santé et de culture, ses ethnies pas assimilables, ses misérables, tous ces « autres » qui ne se projettent pas vers le futur et qui représentent le sauvage et l'étrange... »(Veillard-Baron, 1994, pages 10-11)

Il y a une véritable préoccupation, quant aux pièges que peuvent représenter les termes utilisés particulièrement par les moyens de communication. Veillard-Baron dénonce plus justement le mauvais usage, du recours au terme « ghetto » pour qualifier quelques régions exclues. En France, ce procédé provoque un stigma encore plus grand, au point de comparer ces régions à « l'enfer ». La périphérie est la cible de tous ceux qui parlent de la jeunesse et de ses problèmes. La périphérie n'est plus quelque chose de géographique mais est devenue un sujet d'opinion, se prêtant à toute sorte de simplifications. Pratiquement toutes les carences, les manques et les peurs de la société sont projetés sur la périphérie. Pour Veillard-Baron, « les relations difficiles entre l'espace et la société sont au cœur même du discours traitant de la périphérie. La marginalité de l'espace, est principalement reliée aux hommes et la non-qualification présumée de la population est lapidée sur le territoire. »³³

La manière dont la périphérie est traitée par la société et surtout par les moyens de communication accentue encore plus sa marginalisation et sa stigmatisation. Le mot

« ghetto » est plusieurs fois utilisé de façon indistincte et peut être appliqué à des groupements de population qui n'ont rien à voir avec le vrai sens du mot, contribuant plus encore à la ségrégation.

La périphérie est vue comme une « zone d'ombres », où peut être trouvé tout ce qui est jugé mauvais pour la société, en particulier les « générations perdues ». C'est dans la périphérie que la société dépose sa peur réelle et imaginaire, dynamisée plus particulièrement par les moyens de communication sous ses formes métaphoriques telles que, en France « ville d'urgence, quartier chaud, bourse de misère, terrier de lapins, Chicago, Harlem ou autre Bronx... »³⁴ La manière par laquelle la société et surtout les moyens de communication traitent la périphérie, accentue certainement plus sa marginalisation et sa stigmatisation. Le mot « ghetto » est maintes fois utilisé de façon indistincte pouvant notamment être attribué à des groupements de population qui n'ont aucun lien avec le vrai sens du terme, ce qui accentue plus encore la ségrégation.

Le stigma est un des plus grands problèmes présentés par les personnes interviewées, qui habitent dans les périphéries distantes, pauvres et sans ressources et qui sont constamment discriminées. Dirceu relate son expérience dans le quartier.

« Où que l'on aille les gens disent : 'Ah, là où meurt quelqu'un,... enfin bref...' ; 'Ah, là-bas, un tel y est mort, y a été arrêté.' Tout le monde raconte seulement ce qui s'y passe de mauvais. Alors beaucoup de monde parlent comme ça. Les gens qui vivent loin d'ici, par le seul fait de n'avoir jamais mis les pieds ici ou bien de n'en connaître que les gens qui ne raconte que ce qu'il y a de plus mauvais ici, restent avec ça en tête. Alors j'ai regardé le téléjournal et n'y ai vu que ça. Mais il y a beaucoup de bonnes choses ici ».
(Dirceu, 20 ans, chômeur, Cidade Tiradentes).

En plus de la pauvreté et des constantes privations dont il est victime, l'habitant des régions périphériques les plus éloignées doit vivre avec le stigma qui le poursuit et qu'il doit combattre. Presque tous les habitants interviewés de Cidade Tiradentes, Lajeado et Campo Limpo ont manifesté le désir de se libérer des préjugés et stigmas. Comme tous les interviewés sont noirs, ils doivent faire un énorme effort pour survivre et affronter une autre forme de discrimination : la discrimination raciale. Celle-ci vient s'ajouter à tous les stigmas vécus par les pauvres habitants des régions distantes et dépréciées.

« Y en a plus d'un qui disent qu'ici c'est mal vu. Parce qu'ici il y a déjà eu plusieurs cas horribles. Beaucoup de tueries... C'est comme ça... avec des trêves. On n'aime même pas s'en rappeler. Lorsque tu penses que non... ça explose. Le mauvais aussi dans ce quartier c'est ça... Nous sommes allés à São Miguel, acheter un matelas et ils demandent d'où est-ce que nous sommes, et ainsi de suite... Alors nous disons que nous habitons à 'Primeiro de Outubro', alors le propriétaire du magasin dit ceci : 'Ah, là-bas...' C'est-à-dire qu'il a déjà mal jugé, d'accord ! : là-bas c'est un endroit

³³ VEILLARD-BARON (1994, page16).

³⁴ Idem, page 24.

dangereux, endroit où il y a des bandits... Tu sais ? J'ai dit : Ouais, mais maintenant c'est calme, grâce à Dieu... C'est ça, les gens parlent, mais nous, nous... on se sent... qu'on n'est pas fait de la même farine. Alors... » (Anita, 53 ans, auxiliaire de nettoyage, Lajeado).

Comme nous pouvons l'observer dans ce témoignage, il y a de la part du témoin un énorme souci de montrer sa différence de ceux qui causent une mauvaise impression, de la représentation sociale liée au quartier. Anita relate encore quelques-unes des difficultés auxquelles la famille et elle-même font face pour vivre dans un local éloigné de la région centrale. La famille envisage de sortir un jour des lieux et de chercher un endroit où il y a moins de difficultés. Un autre problème affronté par les habitants de ces périphéries pauvres, c'est celui de la régularisation de l'habitation. Les rêves de fuir des stigmas et d'arriver un jour à vivre dans ses propres murs, sont toujours présents dans les entretiens des personnes qui vivent dans des occupations irrégulières. Pour Santos :

« Ceux qui vivent dans des maisons improvisées en bout de rues ou sont les uns sur les autres dans les ruches, ceux qui vivent au jour le jour de l'occupation provisoire ou mal payée, ceux qui n'ont pas un lendemain programmé, sont en fin de compte, ceux qui ont droit à l'espoir en tant que droit et au rêve en tant que devoir. Ce ne sont pas des chimères irresponsables, puisqu'elles s'emboîtent dans un projet que le monde autour leur autorise. Leur vraie liberté consiste en cela. Ils savent que cela ne sert à rien d'imaginer qu'un jour ils atteindront les trésors qui s'amoncellent chez les riches et chez ceux de la classe moyenne. Mais surtout, ce à quoi ils aspirent c'est au moins d'atteindre ces biens et services qui rendent la vie plus digne. Et c'est face à la prise de conscience des impossibilités d'atteindre ne serait-ce que ce minimum essentiel que les pauvres découvrent leur vraie place, dans la ville et dans le monde, voilà ce qui est sa position sociale» (Santos, 1987, page 65).

Le rêve d'obtenir la régularisation de la propriété a été exprimé par la majorité des habitants des aires occupées.

« Ici c'est comme ça... c'est l'invasion partout, d'accord. Alors dans ce cas ici j'ai acheté ce terrain, mais si la mairie déboule ici demain et me le reprend, ça lui appartient et elle y a droit . Mais pour le moment c'est à moi, d'accord ! Tant que la mairie ne se manifeste pas et ne me dit le contraire, c'est à moi (...) L'invasion dans ce cas c'est comme ça, parce que ce n'est pas à toi, mais généralement où il y a invasion, c'est quoi ? Bidonville. Les gens utilisent beaucoup ça, bidonville. Seulement je ne me considère pas comme ça, que je vis dans le bidonville, tu comprends. Je vis sur un terrain qui n'est pas à moi, qui n'a pas de registre, et j'ai payé pour ça, mais je n'ai aucun registre. Je pense que c'est bien différent que d'utiliser tout le temps bidonville, bidonville, bidonville. Il n'y a pas de différence de bidonville et quartier là-bas. Lorsque la personne voit un bidonville, qu'est-ce qu'elle voit ? Des gens qui ne veulent pas travailler, des bandits, et tout le reste. Alors généralement la personne voit un bidonville et c'est comme ça. Et ici ce n'est pas comme ça. Ici il y a beaucoup de gens honnêtes, beaucoup de travailleurs, il y a beaucoup de nécessiteux aussi. Alors je ne vois pas ça comme un bidonville. C'est pour ça que je n'aime pas dire ce nom de bidonville. Parce que les gens voient tout de suite le mauvais côté » (Gisele, 28 ans, Cidade Tiradentes).

Pour Wacqüant, il existe une relation contradictoire entre les habitants de ces aires de « bannissement » et l'État. De par les témoignages des interviewés qui vivent dans les aires d'occupation, il a été possible de constater la convivialité des agents de l'État, parfois de connivence avec la situation irrégulière des habitations. Mais en même temps l'État manifeste sa présence à travers la répression policière, parce que ces aires sont considérées comme « prohibées ».³⁵

Dans la même ville, à quelques kilomètres de distance, un petit groupe de personnes plus distinguées habite des régions plus favorisées qui n'ont rien à voir avec les contrastes de la périphérie.

Régions urbaines plus favorisées : « endroit » destiné au noir ?

Lorsqu'on pense à l'endroit destiné au noir, il convient d'avoir recours à l'histoire. À la fin du XIX^{ème} siècle et au début du XX^{ème} siècle, plusieurs personnes habitaient les ruches. Quelques parents d'interviewés des régions centrales et des quartiers considérés aujourd'hui comme membres de l'élite « *paulistana* » en ont fait l'expérience. Bernardo (1998), en analysant la mémoire des vieilles dames noires, dans la ville de São Paulo, affirme que le réseau familial était fondamental dans le processus de mobilité sociale. Il met encore en évidence que la majorité des mères noires travaillaient en tant qu'employées domestiques, blanchisseuses, vendeuses ambulantes dans les rues de la ville et étaient habitantes des ruches dans des quartiers tels que Barra Funda.

Parmi les interviewés qu'ils soient de la périphérie ou des régions centrales de la ville, une des inquiétudes qui réapparaît toujours est celle de se libérer du stigma attribué au noir dans la société brésilienne. Celso, un des interviewés, a affirmé agir avec soins pour ne pas choquer les personnes du milieu dans lequel il vit, ou soit la haute élite « *paulistana* ». L'interviewé d'un statut social et d'un pouvoir d'achat comparé à un des plus favorisés de la couche blanche « *paulistana* », manifeste constamment l'inquiétude de se montrer différent. Il est propriétaire d'un appartement à Moema – un des quartiers les plus riches de la ville où seulement 4% de la population est noire – il affirme qu'il se sent à l'aise dans l'immeuble où il habite, mais en même temps il vit avec un « certain soin », pour « ne pas choquer » les voisins spécialement parce que, selon lui, en tant que divorcé, il doit sélectionner les personnes qui vont chez lui. Dans un premier temps, il affirme que son « soin » est motivé par le fait d'être divorcé. Pourtant tout au long de l'entretien, il a la préoccupation de se montrer différent de ce qui se dit à propos du noir. Il affirme que depuis son expérience scolaire sa stratégie pour vaincre les obstacles a été de prendre « soin ». Ce mot apparaît 23

³⁵ WACQUANT (2001, page 7 et 11-12).

fois au cours de son entretien et toujours dans un souci de maintenir le statut acquis. En ce qui concerne le District de Moema, il affirme encore qu'il aime l'infrastructure du quartier, mais il s'aperçoit que les gens ont trouvé étrange son arrivée au local. Ils n'étaient probablement pas habitués à voir un noir habiter une des plus riches régions de la ville :

« Dans tous les endroits que je fréquente là-bas dans le quartier, normalement je ne rencontre pas un seul noir. C'est seulement moi, et ma famille, lorsqu'ils viennent me rendre visite, alors je les invite au restaurant, dans les fast-foods proches de la maison, et on ne voit que moi.(...) Au début cela gêne, parce que les gens de l'établissement d'une façon générale, ne savent pas de quoi il s'agit. Mais à force de répétition, de fréquence, ils se détendent et affichent plus de tranquillité, parce qu'ils s'aperçoivent que je suis dans mon milieu. Il y avait par exemple un gars qui se sentait comme ça... Ses enfants non, mais lui, bon italien...Mais aujourd'hui j'arrive là-bas, il me serre dans ses bras »(Celso, 65 ans, Colonel du Corps des Pompiers, Moema).

Pour les quelques noirs qui ont réussi à atteindre un certain statut social, la préoccupation de ne pas choquer les personnes avec lesquelles ils cohabitent fait partie du quotidien. Il existe un certain « soin » à se montrer différents de la majorité des noirs. Ils s'efforcent à montrer qu'ils ont des valeurs différentes de celles attribuées à la population noire, comme par exemple la marginalité, la pauvreté, l'indiscipline. Cohabiter avec la population blanche «élite» peut tout aussi bien signifier vivre également sous tension . Ce qui signifie maintenir les apparences de l'appartenance au milieu, même si cela peut parfois, impliquer un refus de la cohabitation avec d'autres noirs.

Si l'on considère que l'être humain «vaut» par la place qu'il occupe, les noirs qui habitent les régions centrales de la ville se sentent plus valorisés lorsqu'on compare le territoire qu'ils habitent avec celui habité par ceux des périphéries éloignées et pauvres.

Plusieurs noirs qui habitaient la région centrale de la ville ont été expulsés du fait des innombrables pressions sociales, je citerai à titre d'exemple la non-intégration au quartier, la perte du pouvoir d'achat, autres motifs provoqués par le racisme. Le noir lui-même finit par croire qu'il est le responsable de cette mobilité descendante. La prise de conscience des réels motifs qui laissent le noir au bas de la pyramide sociale n'est pas tâche aisée, selon des études, il est plus difficile pour le noir que pour le blanc de s'élever dans sa position sociale. Et de plus, dans l'analyse de la mobilité à travers les générations, le noir tend à avoir moins d'opportunités à monter l'échelle sociale et, quand il y parvient, la possibilité de s'y maintenir est plus faible que celle du blanc.³⁶ Cette difficulté du maintien dans la position sociale conquise, interfère aussi dans la mobilité spatiale. Plusieurs noirs qui habitaient dans des régions centrales de la ville et dans des quartiers de haut pouvoir d'achat, en ont été « expulsés ». Mais comme le pense Cassilda, face à l'imaginaire social et, parfois même au noir lui-même le changement a été une « option » individuelle.

³⁶ HASENBALG et SILVA (1988, page 164) et SILVA (1999, page 47).

« Ici dans ce quartier... Par exemple, ici dans ce bourg plusieurs noirs y ont vécu, mais les noirs, devinez ce qu'ils ont fait ? Ils ont vendu les maisons ici et aujourd'hui ils vivent dans la Cidade Tiradentes. Et oui mon ami ! beaucoup de gens ont vendu leur maison ici, pensant que leur situation allaient améliorer. Parce que le noir, il y croit à ça ! « et bien voilà, je vais acheter une petite maison comme-ci, je vais faire ceci, je vais faire cela. »' Et ils leur arrivent de vendre et puis d'aller y habiter contre un loyer » (Cassilda, 48 ans, technicienne de laboratoire, Planalto Paulista).

Contrairement aux expériences vécues dans la périphérie, les habitants des régions centrales et des beaux quartiers jouissent des bonnes conditions que l'agglomération leur offre mettant ainsi en exergue l'importance du territoire sur l'exercice de la citoyenneté. Toutes les expériences ont démontré que ces habitants doivent gérer leurs vies et la vie en famille, notamment affronter les problèmes reliés au racisme. Mais les difficultés auxquelles ils font face sont différentes de celles des habitants des périphéries.

CONSIDERATIONS FINALES

L'objectif de la recherche a été celui de comprendre les relations sociales et le processus de sociabilité du noir dans la ville de São Paulo. Cependant, seuls quelques aspects des expériences de vie des interviewés ont été passibles d'analyse ; mais probablement les expériences découvertes au cours des entretiens pourraient mener à une diversité de nouvelles analyses.

L'expérience de la sociabilité existe, mais elle reste compromise par la présence du racisme qui se manifeste dans tous les aspects sociaux. Quelques habitants de la périphérie affirment qu'ils n'éprouvent aucune difficultés à établir des relations sociales avec ceux avec lesquels ils habitent, mais la majorité des régions où la violence est élevée se ressentent des conséquences de la vie pauvre et hostile. Par conséquent les relations sociales restent profondément compromises.

Il existe une plus grande diversité de sentiments en termes de relations sociales parmi les habitants des régions centrales. Car, eux aussi ressentent cette hostilité à occuper une place qui n'a pas été « destinée » au noir, par exemple dans certains immeubles et quartiers, considérés classe moyenne et où la présence des noirs est une gêne , notamment là où le sentiment d'appartenance au territoire des habitants blancs est enraciné : C'est comme si la légitimité était accordée seulement à ce groupe, selon rappelle Grafmeyer.³⁷

Dans ce sens, les études de Rolnik, entre autres, qui analysent l'occupation du territoire de la ville, montrent que depuis les premiers instants du développement industriel et urbain, São Paulo a toujours essayé d'exclure le noir de ce processus. Devant un tel contexte,

³⁷ GRAFMEYER (1994, page 94).

les relations sociales entre blancs et noirs restent profondément compromises. D'un autre côté, des expériences de bonne intégration dans le quartier, où les habitants noirs réussissent à établir des relations cordiales ont également été rencontrées . Rappelons que quelques-uns utilisent la stratégie de prendre « soin », afin de ne pas « choquer » ceux de « l'élite » *paulistana*.

Luttant pour surmonter les adversités du chemin, quelques noirs, qui occupent dans la ville des territoires où leur présence n'est pas toujours acceptée et où le noir est minoritaire, ont connu une élévation sociale et ont conquis un pouvoir d'achat semblable à celui de la classe moyenne. Mais, le pouvoir d'achat n'a pas abouti à la conquête de la citoyenneté, et bien que les droits soient respectés et que l'accès aux services de qualité soient conquis, le racisme au quotidien n'a pas été surmonté. La citoyenneté du noir n'est pas encore pleine. Milton Santos (1987) rappelle que l'accès aux biens de consommation ne signifie pas l'accès à la citoyenneté.³⁸ La présence de quelques noirs dans des régions consolidées de la ville ne leur a pas garanti la participation pleine dans le territoire où le racisme reste plus évident.

Citons Santos, si « le citoyen c'est l'individu dans un endroit », la citoyenneté pour le noir reste encore un défi tant pour ceux présents dans les territoires de pauvreté et d'exclusion que pour ceux présents dans les parties consolidées de la ville. Le racisme est encore un des éléments qui empêche l'accès, de tous, à la citoyenneté.

L'éducation peut transformer cette réalité à condition qu'elle soit pensée comme un droit pour tous, et pas seulement pour une fraction privilégiée de la population. Pour le noir l'accès à l'éducation de qualité peut offrir des moyens adéquats à sa la lutte pour surmonter le racisme et à sa présence dans un territoire qui rende possible le plein développement de sa citoyenneté.

Il convient de rappeler que le problème du racisme, au Brésil, n'est pas une question unique à la population noire, mais qu'il s'agit bien d'un problème social qui touche toute la société. Dans cette perspective, l'éducation formatrice des relations sociales devra entraîner un changement complexe et profond de valeurs et des formes de sociabilité de toute la société , changement qui mène au respect de la différence et qui se transforme dans la vraie démocratie raciale et urbaine.

³⁸ SANTOS (1987, 12-17)

BIBLIOGRAFIE

BERNARDO, Teresinha. *Memória em Branco e negro: olhares sobre São Paulo*. EDUC, São Paulo: 1998.

BERNARDO, Teresinha. *Negras, mulheres e mães*. São Paulo: EDUC/Pallas, 2003.

BOURDIEU, Pierre. *La misère du monde*. .Edition de Poche, Paris, Seuil, 1993

CALDEIRA, Teresa P. R. Un nouveau modèle de segregation spatiale: Les murs de São Paulo. Revue Internationale des Sciences Sociales. *Villes de l'avenir: la gestion des transformations sociales*. Paris: UNESCO/ERES, 1996, mars, n. 147, pp. 65-78.

CALDEIRA, Teresa P.R. Cidade dos muros. *Crime, segregação e cidadania em São Paulo*. São Paulo: Editora 34/Edusp, 2000.

CARRIL, Lourdes de Fátima B. *Quilombo, favela e periferia: a longa busca da cidadania* 2003, Tese (doutorado em geografia) USP, São Paulo.

FERREIRA DOS SANTOS, Carlos José. *Nem tudo era italiano: São Paulo e pobreza (1890-1915)*. São Paulo: Fapesp/Annablume.1998.

GOFFMAN, Erving. *Stigmaté: les usages sociaux des handicaps*. Minuit, Paris: 1975.

GOMES DA SILVA, José Carlos. *Os sub urbanos e a outra face da cidade: negros em São Paulo 1900-1930, cotidiano, lazer e cidadania*. (1990) Dissertação (Mestrado em Ciências Sociais) Unicamp. Campinas.

GOTTDIENER, Mark. *A produção social do espaço urbano*. Edusp, São Paulo, 1993. Tradução de Geraldo Gerson de Souza.

HARVEY, David. *A justiça social e a cidade*. Trad. e Prefácio de Armando Corrêa da Silva Hucitec, São Paulo: 1980.

MARTINS, José de Souza. Exclusão social e a nova desigualdade. *São Paulo: Paulus, 1997*.

MARTINS, José de Souza. "Depoimento". *Espaço e Debates*, nº 42 de 2001. Pág. 73-84.

MOTA, Carlos Guilherme. "São Paulo: exercício de memória." *Estudos Avançados* 17 (48), São Paulo: USP, 2003. Págs. 241-263

MUNANGA, Kabengele (org.) *Superação o racismo na escola*. Brasília: Ministério da Educação, 2000.

PETRUCCELLI, José Luiz. *A cor denominada: Um estudo do suplemento da PME de Julho/98*. Texto para discussão – Diretoria de Pesquisas, nº 3, Rio de Janeiro: IBGE, 2000.

PETRUCCELLI, José Luiz. *A declaração de cor/raça no Censo 2000: um estudo comparativo*. Texto para discussão – Diretoria de Pesquisas, nº 6, Rio de Janeiro: IBGE, 2002.

ROLNIK, Raquel. "Territórios negros nas cidades brasileiras (etnicidade e cidade em São Paulo e no Rio de Janeiro)" *Estudos Afro-Asiáticos*, nº17, 1989, Rio de Janeiro.

ROLNIK, Raquel. *A cidade e a lei: legislação, política urbana e territórios na cidade de São Paulo*: 3ª edição. São Paulo: Fapesp/Nobel. 2003.

ROLNIK, Raquel. *Cada um no seu lugar: São Paulo, no início da industrialização: geografia do poder*, 1981. Dissertação (Mestrado em Arquitetura) USP. São Paulo.

SANTOS, Milton. *O espaço do cidadão*. São Paulo, Nobel: 1987.

SANTOS, Milton. *Por uma economia política da cidade*. Hucitec, São Paulo:1994.

SANTOS, Milton. *Território e sociedade* (entrevista). Fundação Perseu Abramo, São Paulo, 2000.

SILVA (1999), Maria Nilza da. *A mulher negra: o preço de uma trajetória de sucesso*. 1999, Dissertação (Mestrado em Ciências Sociais) PUC/SP, São Paulo.

SPOSATI, Aldaíza (coord.). *Mapa da exclusão/inclusão social na cidade de São Paulo*. São Paulo: Educ, 1996.

SPOSATI, Aldaíza (coord.). *Mapa da Exclusão/Inclusão social da cidade de São Paulo/2000: dinâmica social dos anos 90s*. São Paulo: Polis/INPE/PUC-SP, 2000, em CD.

VEILLARD-BARON, Hervé. *Les banlieues français ou le ghetto impossible*. L'Aube, Paris, 1994.

VÉRAS, Maura Pardini Bicudo. “Novos olhares sobre São Paulo: notas introdutórias sobre territórios, espaços e sujeitos da cidade mundial.” *Margem*, nº 6, dezembro de 1997.

VÉRAS, Maura Pardini Bicudo. *O Bairro do Brás em São Paulo: um século de transformações no espaço urbano ou diferentes versões de segregação social*. 1991, Tese (doutorado em Ciências Sociais) PUCSP, São Paulo.

VÉRAS, Maura Pardini Bicudo. *Trocando Olhares: uma introdução à construção sociológica da cidade*. São Paulo, Studio Nobel/Educ, 2000.

VILLAÇA, Flávio. “Efeitos do espaço sobre o social na metrópole brasileira”. SOUZA, Maria Adélia e outros. *Metrópole e globalização*. São Paulo: Cedesp, 1999.

WACQUANT, Loïc “Proscritos da cidade: Estigma e divisão social no gueto americano e na periferia urbana francesa”. *Novos Estudos*, nº 43, novembro 1995. pp.64-83.

WACQUANT, Loïc. *Os condenados da cidade*. Rio de Janeiro: Revan, 2001.